

Peut-être a-t-on trop généralisé ce qui a lieu, il n'est que trop vrai, dans la plupart des cas. La science, en effet, renferme des faits irrécusables de cancers extirpés, qui n'ont répullulé ni sur place ni ailleurs; mais reconnaissons encore combien de pareils exemples sont rares.

Étiologie. — Le cancer est une affection qui ne respecte aucun âge. On l'observe assez souvent chez les enfants très-jeunes; chez eux, on ne rencontre que l'encéphaloïde, et l'œil est l'organe le plus souvent envahi. Cependant, c'est dans l'âge adulte et à son déclin, ainsi que dans la première période de la vieillesse, que la dégénérescence cancéreuse a son maximum de fréquence. Il n'est nullement prouvé, ainsi qu'on l'a avancé, que les affections cancéreuses soient plus communes chez la femme que chez l'homme; car si chez la première on voit fréquemment le cancer utérin et celui des mamelles, on trouve chez la seconde le cancer des testicules, et beaucoup plus fréquemment que chez la femme le cancer de l'estomac et de la face. Tous les organes ne sont pas également prédisposés au cancer. Il résulte d'une statistique de M. Marc d'Espines, reproduite par M. Lebert dans son ouvrage, qu'à Genève les organes les plus disposés au cancer, puisqu'ils comprennent les cinq sixièmes des cas, sont le tube digestif et ses annexes, les organes génitaux de la femme, y compris les mamelles. Nous ne savons rien de précis sur l'influence que les constitutions, les tempéraments, les professions et les diverses conditions hygiéniques exercent; tout ce qu'on dit à ce sujet ne repose, en effet, que sur des assertions dénuées de preuves: seulement il paraît avéré que les peines morales et que les passions tristes ont une influence réelle. Contrairement à ce qu'ont dit Bayle et Cayol, nous admettons comme un fait démontré l'hérédité des affections cancéreuses; Leroy (d'Étioles) a estimé que la transmission héréditaire existait dans un dixième des cas, M. Lebert chez un septième.

Presque toujours le cancer naît lentement, spontanément, sans action manifeste d'une cause excitante; dans quelques cas pourtant on voit l'altération se déclarer à la suite d'une violence extérieure, mais celle-ci ne peut et ne doit être considérée que comme une cause accessoire qui n'a pu agir chez l'individu que parce qu'il existait préalablement chez lui une disposition intérieure inconnue dans son essence; en un mot, une diathèse spéciale. Celle-ci explique pourquoi le cancer naît presque toujours sans l'intervention d'aucune cause; pourquoi il se développe souvent simultanément ou successivement dans plusieurs organes de l'économie éloignés les uns des autres; pourquoi, quand on l'extirpe, il renaît à peu près constamment; pourquoi, enfin, on ne peut jamais, quoi qu'on fasse, reproduire l'altération à volonté si l'individu ne porte déjà en lui-même le germe de la maladie, ou tout au moins la prédisposition. Le cancer n'est pas contagieux.

Il n'y a aucun antagonisme entre les tubercules et le cancer. Ainsi M. Lebert a vu la tuberculisation se développer huit fois sur cent chez les cancéreux.

Thérapeutique. — Convaincu de l'impuissance de l'art pour guérir le cancer, nous n'énoncerons point ici tous les moyens qu'on a préconisés contre lui; car, comme le dit M. Littré, une pareille énumération serait pour ainsi dire une imposture capable de faire croire que la médecine peut choisir ses remèdes, tandis qu'en réalité elle n'offre que de faibles et trompeuses ressources. Laissons donc de côté la ciguë, la belladone, l'aconit, la digitale, l'opium, le fer, l'iode, l'arsenic, les mercuriaux, les sels de cuivre et de baryte, la créosote, etc. Une exception doit-elle être faite en faveur du chlorate de potasse? Un médecin distingué, M. le docteur Bergeron, a recueilli récemment chez l'homme et sur quelques animaux plusieurs cas de tumeurs épithéliales gué-

ries par ce sel employé à l'intérieur et en lotions sur les surfaces malades. Cela viendrait à l'appui de ceux qui regardent l'épithélioma comme une production très-différente du cancer.

Parmi les moyens externes qu'on a préconisés, on trouve la compression, que Récamier a beaucoup employée, mais dont l'inefficacité est aujourd'hui malheureusement démontrée. Nous ne dirons rien des pommades fondantes, des révulsifs et des antiphlogistiques, moyens qui sont plus nuisibles qu'utiles, et à l'efficacité desquels aucun homme expérimenté ne croit plus. Ceux qui jugent encore l'intervention de l'art possible, utile, veulent qu'on détruise le cancer par les caustiques ou qu'on l'enlève par l'instrument tranchant. Nous nous expliquerons sur ces méthodes en traitant du cancer de l'utérus, car c'est le seul cancer du domaine de la pathologie médicale auquel il soit possible de les appliquer.

Presque toujours le traitement du cancer doit être purement palliatif. On placera les malades dans de bonnes conditions hygiéniques, on mettra l'organe malade dans le repos le plus complet qu'on pourra, on le protégera contre toutes les violences extérieures, on calmera les douleurs par l'opium administré à l'intérieur et comme topique. Si le cancer est ulcéré, on se servira, suivant l'état des surfaces, des émollients ou des toniques; on corrigera la mauvaise odeur par des lotions chlorurées ou iodées, etc.; enfin, on combattra les hémorrhagies par la glace, les astringents, la compression, la cautérisation.

Nature. — D'après les détails que nous avons donnés précédemment, il résulte que le cancer est un produit morbide qui naît au centre des tissus, lesquels sont peu à peu envahis et détruits. Il est inutile d'insister maintenant pour prouver que la maladie n'est ni une inflammation ni un reliquat de cet état morbide. En effet, si dans quelques cas on voit la lésion succéder à une cause traumatique ou à une phlegmasie, il est juste de convenir que cela n'arrive que tout à fait exceptionnellement. Ici l'inflammation ne crée pas le cancer, mais elle agit simplement comme cause occasionnelle, en apportant un trouble dans la nutrition. L'inflammation par elle seule ne pourrait produire le cancer; on ne peut pas, en effet, faire naître à volonté ce produit accidentel, car il est nécessaire qu'il existe préalablement une prédisposition toute spéciale. Ajoutons enfin que l'examen anatomique exclut dans le cancer toute idée d'inflammation: dans celle-ci, en effet, les tissus ou éléments constitutifs des organes sont plus ou moins altérés, mais ils sont encore très-reconnaissables; dans le cancer, au contraire, les tissus primitifs n'existent plus, et à leur place se trouve un produit accidentel.

Du cancer de l'encéphale.

Un grand nombre d'observations particulières de cancer de l'encéphale ont été publiées par les auteurs contemporains, spécialement par MM. Rostan, Lallemand, Bouillaud, Andral, Abercrombie, etc. M. Calmeil, réunissant la plupart de ces faits épars, a tracé dans le tome XI du *Dictionnaire de médecine* une histoire assez complète de la maladie. Le travail de M. Calmeil nous a été d'une grande utilité pour la rédaction de cet article. Nous nous sommes également beaucoup aidés des recherches de M. Andral, qui, dans le cinquième volume de sa *Clinique*, a donné quelques résultats fondés sur l'analyse de quarante-trois observations particulières.

Anatomie pathologique. — Toutes les parties de l'encéphale ne paraissent

pas également sujettes à la dégénérescence cancéreuse. On peut conclure des recherches de M. Andral que l'altération est beaucoup plus commune dans les hémisphères que partout ailleurs : ainsi, dans les quarante-trois cas analysés par ce savant professeur, on trouve que le cancer siégeait trente et une fois dans les hémisphères cérébraux, cinq fois dans le cervelet, trois fois dans la glande pituitaire, une fois dans le mésocéphale et trois fois dans la moelle épinière. Le volume des masses cancéreuses varie beaucoup : il est des cas où un hémisphère tout entier est transformé en cancer, et d'autres où il n'existe qu'une petite tumeur atteignant à peine le volume d'une noisette. Le nombre de ces tumeurs est également variable; tantôt on n'en trouve qu'une, tandis que, dans quelques cas, il en existe plusieurs disséminées dans diverses parties de l'encéphale. Le cancer du cerveau peut se présenter sous les apparences du squirrhe; ailleurs c'est une substance colloïde; le plus fréquemment il a tous les caractères de la dégénérescence encéphaloïde. Ces masses cancéreuses sont quelquefois enkystées ou simplement enchatonnées au milieu de la pulpe nerveuse, de laquelle on peut aisément les énucléer; d'autres fois la portion altérée conserve ses rapports de continuité avec les parties environnantes.

La substance nerveuse située autour des productions cancéreuses peut être intacte; mais très-souvent elle est injectée, indurée, et le plus ordinairement ramollie. Si la tumeur siége près de la surface, les circonvolutions cérébrales correspondantes sont aplaties; quand l'altération atteint la superficie de l'organe, les membranes peuvent être enflammées, épaissies ou envahies par la production morbide; celle-ci peut même altérer les os voisins et se frayer une issue au dehors. On a vu, dit M. Andral, des cancers intracrâniens perforer la lame criblée de l'éthmoïde, pénétrer dans les fosses nasales et remplir les différents sinus qui communiquent avec ces cavités. Dans un cas, le cancer, développé du côté de la face inférieure du cerveau, était sorti du crâne en envoyant des ramifications à travers les trous de la base. Les nerfs situés au voisinage de l'altération sont envahis par elle ou bien comprimés et atrophiés, ou même entièrement détruits; ceux qui ont le plus fréquemment subi ces altérations sont, d'après M. Lebert, outre les trois premières paires, la cinquième et la huitième. Si la tumeur presse sur un des réservoirs du sang veineux, on trouve une infiltration sous-arachnoïdienne considérable et un épanchement intraventriculaire : le même effet a lieu, et une véritable hydrocéphalie se produit, quand la tumeur est placée de manière à comprimer le quatrième ventricule ou l'aqueduc de Sylvius. Le cancer du cerveau peut exister seul ou coïncider avec des productions semblables dans divers autres organes; c'est ce que M. Andral a trouvé dix fois sur les quarante-trois cas qu'il a analysés : toujours alors le cancer cérébral paraissait s'être développé consécutivement à un cancer extérieur.

Symptômes. Marche. — Il est à peu près impossible de fixer le début du cancer du cerveau; car, lorsque la tumeur est peu volumineuse et que son développement s'effectue, ainsi que le dit M. Calmeil, par une sorte d'assimilation lente et graduelle, le trouble qui résulte de son contact avec la substance cérébrale peut être nul ou à peu près. Ainsi maintes fois on trouve dans le crâne des tumeurs carcinomateuses qui n'ont produit pendant la vie aucun trouble appréciable, ou bien les malades n'ont éprouvé que des symptômes légers, de simples indispositions pour lesquelles ils n'ont pas consulté. En général, les tumeurs cancéreuses intracrâniennes ne produisent de troubles fonctionnels un peu notables que lorsqu'elles ont acquis un certain volume : parmi ces troubles, nous citerons, d'après M. Calmeil, comme étant les plus constants et

les plus remarquables, la céphalalgie, les lésions du côté des mouvements, du côté des sens et des facultés intellectuelles.

La céphalalgie est un des symptômes les plus constants, car M. Calmeil l'a notée trente fois sur quarante. Cette céphalalgie peut être circonscrite ou générale, mobile ou fixe : mais, dans ce cas, elle n'indique pas toujours par son siège celui de la lésion organique. Rarement continue, elle revient le plus souvent par accès qui offrent quelquefois une certaine périodicité. La douleur offre souvent tous les caractères de la migraine; chez quelques-uns elle est sourde et contusive; chez d'autres elle est intense, atroce, elle arrache des cris, et simule par sa violence et par son siège un accès de névralgie; elle s'aggrave souvent par la chaleur; quelquefois, au contraire, celle-ci la calme; il en est de même de la pression extérieure, qui tantôt l'adoucit et tantôt l'exaspère. La fatigue, l'insolation, les émotions morales et les travaux intellectuels provoquent les crises, qui se rapprochent, en général, d'autant plus que la maladie est plus ancienne; il arrive souvent que les émissions sanguines les calment ou en abrègent la durée. Dans quelques cas rares (une fois sur quarante), la sensibilité générale est exaltée; on ne peut alors toucher la peau de ces individus sans réveiller les sensations les plus pénibles; d'autres accusent dans le tronc et dans les membres des douleurs vives, spontanées, simulant des douleurs névralgiques ou rhumatismales. L'ouïe peut être affaiblie ou perdue, il en est de même de la vue; quelques malades ont de la diplopie avec ou sans strabisme; quelques-uns ont de véritables hallucinations, surtout du sens de la vue; l'odorat et le goût sont rarement perdus. Il y a paralysie du sentiment sur un dixième des sujets, et diverses paralysies du mouvement chez les cinq sixièmes. La moitié sont hémiplégiques, les autres sont paralysés de tout le corps. La paralysie est ordinairement incomplète; elle s'établit graduellement ou d'une manière brusque, au milieu des symptômes ordinaires d'une apoplexie ou bien après des convulsions. Ces lésions de la sensibilité et de la motilité offrent souvent des alternatives : on les voit diminuer, cesser, puis reparaitre encore trois, quatre, cinq et six fois avant de devenir définitives.

Les convulsions sont un symptôme assez fréquent; elles affectent différentes formes; elles se manifestent souvent à d'assez longs intervalles, simulant quelquefois des accès épileptiques. Sur quelques individus, les attaques convulsives sont annoncées par de la céphalalgie, avec tendance au coma, et par un ensemble de symptômes cérébraux excessivement graves dont la durée est de plusieurs heures et quelquefois de plusieurs jours. Dans quelques cas, les convulsions sont partielles et limitées à un membre ou seulement à un côté de la face. Quelques malades offrent une contracture permanente; d'autres, en très-petit nombre, ont des mouvements choréïques. Les convulsions alternent souvent avec la paralysie. M. Calmeil a noté divers troubles de l'intelligence chez la moitié des malades; ces troubles sont très-variables; quelques sujets ont un délire maniaque, mais la plupart perdent la mémoire, le jugement, et tombent en démence.

Au milieu de ces désordres, les fonctions digestives et la nutrition peuvent rester quelque temps intactes; mais tôt ou tard les malades s'affaiblissent, ils maigrissent, quelques-uns sont pris de vomissements opiniâtres; enfin, après quelques mois, une ou plusieurs années de souffrance, ils succombent. Les uns meurent graduellement, d'autres sont emportés violemment dans un accès convulsif; enfin quelques-uns succombent à une complication cérébrale ou à quelque maladie intercurrente étrangère à l'encéphale. Dans tous les cas, la mort arrive avant que les symptômes de cachexie cancéreuse soient bien marqués.

Diagnostic. — Il est fort difficile d'établir le diagnostic des affections cancéreuses de l'encéphale; car les symptômes précédents, pris isolément ou même réunis, ne sauraient caractériser sûrement cette affection. Toutefois, aidés de quelques commémoratifs, ils peuvent permettre de soupçonner l'altération. Ainsi nous dirons avec M. Calmeil que, toutes les fois qu'on sera appelé auprès d'un adulte qui, sans présenter les symptômes d'une encéphalite locale aiguë, d'une hémorragie ou d'un ramollissement récent, accuse depuis longtemps de violentes douleurs de tête, de la faiblesse dans un côté du corps; lorsqu'il éprouve des accès de convulsions épileptiformes, diverses lésions des sens et des troubles de l'intelligence, sans que, du reste, la santé générale soit généralement bouleversée, on pourra opiner pour l'existence d'une tumeur intracrânienne de nature cancéreuse. Il restera moins de doutes si le malade porte sur quelque partie du corps une plaie ou une tumeur cancéreuse, ou s'il a été opéré récemment de cette affection. Nous répétons ici ce que nous avons déjà eu occasion de dire plusieurs fois, qu'on ne saurait, d'après le siège et l'étendue de la paralysie ni des convulsions, déterminer quel est le point de l'encéphale qui est affecté de cancer; d'ailleurs une lésion très-circonscrite peut produire des troubles généraux. Quand la tumeur occasionne une paralysie ou des convulsions partielles, ses effets sont toujours croisés.

Il est presque inutile de dire qu'on n'a aucun moyen de distinguer le cancer développé primitivement dans l'encéphale, de ces tumeurs cancéreuses, fibroplastiques, etc., confondues sous le nom commun de fongus de la dure-mère.

Pronostic. — L'affection est essentiellement incurable.

Étiologie. — Sur les quarante-trois cas analysés par M. Andral, deux fois seulement la maladie a paru succéder à une cause traumatique; mais il faut admettre qu'il a dû exister préalablement alors une prédisposition spéciale sans laquelle les causes occasionnelles seraient sans influence. Il n'est pas vrai que le cancer soit quelquefois l'effet de l'inflammation: c'est à tort que M. Calmeil paraît soutenir une opinion contraire, qu'il n'appuie d'ailleurs que sur des raisonnements et non sur des faits. Le cancer cérébral peut se montrer à tous les âges de la vie; mais, d'après les relevés de M. Andral, il serait plus commun après quarante ans. On ignore l'influence exercée sur le sexe: on ne sait pas non plus quelles sont les causes spéciales qui déterminent l'action de la diathèse cancéreuse à s'exercer plutôt sur l'encéphale que sur tout autre organe.

Traitement. — Le traitement est uniquement palliatif. Il faut prescrire au malade un régime doux, une vie calme, l'abstinence de boissons stimulantes ou combattre la constipation; on conseille de faire une révulsion permanente à la base du crâne en appliquant à la nuque un exutoire profond (cautère, moxa ou séton), mais je ne sais vraiment pas si ce n'est pas ajouter de la sorte une souffrance sans aucune compensation. Si les douleurs sont violentes, on administrera l'opium ou l'on mettra quelques sangsues derrière les oreilles, et, si le pouls est fort, on ouvrira la veine. Les émissions sanguines sont généralement indiquées pendant les accès convulsifs, car ceux-ci dépendent souvent d'un travail congestif ou d'un ramollissement qui se forme autour de la production morbide. Toutefois les pertes de sang ne devraient être faites que lorsque le malade est encore assez fort pour pouvoir les supporter aisément.

Du cancer de la moelle.

La moelle est beaucoup moins souvent affectée de cancer que le cerveau. L'altération débute plus rarement par le centre nerveux que par les membranes

d'enveloppe et par le tissu cellulaire. De toutes les formes du cancer, c'est l'encéphaloïde qu'on a le plus souvent constaté.

Le début de la maladie est obscur: les malades éprouvent ordinairement une douleur au niveau de l'altération; les mouvements deviennent de plus en plus faibles dans les parties inférieures. Il y a paraplégie et tous les accidents que nous avons énumérés en parlant du ramollissement de la moelle. L'étendue de la paralysie varie d'ailleurs comme pour celui-ci suivant la hauteur à laquelle l'altération existe.

La tumeur cancéreuse, en se propageant aux os, peut se faire jour à l'extérieur et ulcérer la peau; dans ce cas seulement le diagnostic de la maladie nous semble possible. Mais lorsque l'altération reste confinée dans le canal vertébral, il nous semble à peu près impossible de la reconnaître, de la distinguer d'un ramollissement. L'existence d'un cancer antérieur ou une prédisposition héréditaire, quelques signes de cachexie pourraient bien éveiller l'attention sur ce point, mais on ne pourra jamais avoir à cet égard que des présomptions.

Du cancer des poumons.

Historique. — Le cancer du poulmon a été vaguement signalé avant Bayle, qui le décrit le premier, et en fit sa sixième espèce de phthisie pulmonaire, la *phthisie cancéreuse*. Mais il n'a fait qu'ébaucher la maladie, qui n'a été convenablement étudiée que dans ces derniers temps. Elle l'a été d'abord par quelques médecins étrangers, parmi lesquels nous citerons spécialement MM. Stokes (1) et Walshe (2), mais le travail le plus complet est dû au docteur Aviolat qui, analysant la plupart des faits connus, a composé sur le cancer du poulmon une excellente thèse inaugurale (3).

Anatomie pathologique. — L'encéphaloïde est la production cancéreuse qui se développe presque exclusivement dans les poumons. L'altération peut affecter ces organes dans une assez grande étendue: ainsi un lobe entier peut être entièrement envahi. Le plus souvent pourtant on rencontre des masses arrondies, enkystées ou non, en nombre plus ou moins considérable, situées à des profondeurs inégales et pour la plupart au-dessous de la plèvre; leur volume varie depuis celui d'une noisette jusqu'à celui d'une orange. Ces masses peuvent n'affecter qu'un seul poulmon, mais dans la moitié des cas environ elles envahissent les deux organes à la fois. Cette proportion n'est exacte qu'autant que le cancer du poulmon est primitif; il n'en est plus de même si le tissu pulmonaire n'est envahi que consécutivement à un autre cancer, soit viscéral, soit extérieur, comme c'est le cas le plus ordinaire, car alors la production morbide se reproduit presque toujours à la fois dans l'un et dans l'autre poulmon.

Le poulmon cancéreux est devenu plus lourd, il n'est pas rare que son volume soit moins considérable; il peut avoir contracté des adhérences. La plèvre est tantôt intacte, tantôt elle est envahie, la lésion peut même se propager à la paroi costale à laquelle le poulmon adhère. Il n'est pas rare que la cavité pleurale contienne une quantité plus ou moins grande d'un liquide sanguinolent. Les ganglions sont quelquefois aussi envahis par la production mor-

(1) *A Treatise on the diagnosis and treatment of the Diseases of the Chest.*

(2) *The nature and treatment of Cancer.* London, 1846. — *Diseases of the Lungs.* London, 1854.

(3) Thèses de Paris, année 1861.

bide, et les lymphatiques du poumon même peuvent être en grande partie distendus par une matière blanchâtre. Le cancer pulmonaire coexiste le plus souvent avec quelque cancer extérieur, et il est presque toujours consécutif.

Symptômes. Marche. — Lorsque le cancer est disséminé sous forme de petites tumeurs, il n'est guère possible de le diagnostiquer : dans la plupart des cas, il est même entièrement latent. Lorsqu'il existe en masse, et qu'il a acquis un grand développement, les malades éprouvent une douleur à peu près constante dans la poitrine. Siégeant presque toujours au niveau de l'altération, quelquefois diffuse, générale, elle est plus ou moins vive, exacerbante, en général continue, mais parfois irrégulièrement intermittente. En même temps il existe de la dyspnée ; celle-ci est plus ou moins considérable, elle arrive parfois jusqu'à l'orthopnée. Ce symptôme existe comme le précédent dès le début. Les malades toussent aussitôt ; leur toux peut être sèche pendant toute la durée de l'affection, mais la plupart rejettent des crachats opaques, puriformes, sanguinolents, des crachats que Stokes et Hughes comparent à de la gelée de groseille ; beaucoup ont des hémoptysies abondantes.

L'exploration du thorax fournit des signes physiques très-importants. Il y a souvent au niveau de la tumeur une voussure ; quelquefois, par contre, le thorax a subi une dépression plus ou moins grande. Le frémissement thoracique est communément exagéré, à moins qu'il n'existe un épanchement, et la tumeur, si elle est placée sur le cœur ou sur les gros vaisseaux artériels, peut transmettre et renforcer en quelque sorte les battements qui se passent au-dessous d'elle. Il est presque inutile de faire observer que la percussion au niveau de l'altération doit donner une matité absolue avec perte complète d'élasticité. Par l'auscultation, on constate un affaiblissement du murmure vésiculaire ; celui-ci peut même être nul et remplacé par un souffle plus ou moins bruyant, bronchique, caverneux, amphorique, ainsi que nous l'avons noté déjà dans la pneumonie chronique ; la toux et la voix retentissent considérablement aussi dans ces points. D'autres symptômes importants surviennent aussitôt que la tumeur, par son volume, exerce une compression sur les organes voisins. C'est ainsi que le cœur peut être déplacé, dévié comme par un épanchement pleural ; plus souvent on constate les signes indiqués plus haut comme prouvant une compression des bronches et de la trachée (page 387), de la veine cave supérieure (page 340), de l'œsophage même (page 387).

Les malades atteints de cancer du poumon maigrissent, dépérissent plus ou moins rapidement, et succombent aux progrès de la cachexie, ou aux troubles respiratoires, ou bien à une maladie intercurrente. Ils luttent plus ou moins ; il est difficile d'ailleurs de préciser la durée de l'affection, qui paraît avoir oscillé entre un mois et plusieurs années.

Diagnostic. — On voit, par ce qui précède, qu'il n'y a aucun signe indiquant d'une manière certaine l'existence d'un cancer pulmonaire ; toutefois nous dirons, avec M. Hughes, que, s'il existe des signes de solidification étendue du poumon, surtout au sommet, sans commémoratifs de pneumonie, sans phénomènes de ramollissement de tubercules ; si l'ensemble des symptômes généraux et la marche de l'affection diffèrent de ceux de la dégénérescence tuberculeuse ; si les crachats ressemblent à de la gelée de groseille ; si les veines du bras et de la moitié correspondante du cou, de la poitrine, de l'abdomen, sont distendues, ou s'il y a un œdème de ces parties, indice d'un obstacle à la circulation veineuse, on pourra soupçonner l'existence d'un cancer des poumons : ce soupçon sera encore plus fondé si des tumeurs de même nature existent déjà dans d'autres parties du corps. Les phénomènes précédents

n'indiquent pas, il est vrai, l'existence d'un cancer, mais seulement d'une tumeur qui comprime les vaisseaux. Or, en pareil cas, on ne peut guère hésiter qu'entre un anévrysme de l'aorte et une tumeur solide. L'idée d'anévrysme sera écartée par l'absence des signes propres à cette affection. Si l'on est conduit alors par voie d'exclusion à croire à l'existence d'une tumeur solide, on devra supposer que celle-ci est cancéreuse, car cette espèce de tumeur est à peu près la seule qui prenne naissance dans la plèvre. Le cancer se distingue d'un épanchement pleurétique par la persistance de la douleur, par une dyspnée disproportionnée avec l'étendue souvent restreinte de la matité, par les signes de compression, par la nature de l'expectoration, par l'intensité du souffle tubaire, par une matité fixe, invariable, non sujette à déplacement. On ne saurait hésiter entre un cancer et une tuberculisation pulmonaire ; non-seulement en ayant égard à l'état général, mais encore en s'éclairant par les signes physiques si différents dans les deux affections. Une pneumonie chronique offrirait beaucoup plus d'analogie avec le cancer à cause du souffle rude quasi amphorique ; mais dans la pneumonie il n'y a jamais de signes de compression, les malades n'ont jamais une expectoration noir-groseille, et il existe une fièvre hectique qui manque dans l'autre.

Il n'est pas toujours aisé de distinguer un cancer du poumon d'un cancer du médiastin ou d'une de ces tumeurs solides plus rares encore que cette lésion, qui naissent dans la plèvre ou au-dessous d'elle et qui ont été étudiées par le docteur H. Gintrac (1). La douleur, la dyspnée, la toux, des signes divers de compression, la voussure du thorax plus considérable pourtant dans le cas de tumeur pleurale que dans le cancer pulmonaire, enfin la matité à la percussion, sont des signes communs aux deux lésions ; il peut même y avoir dans les deux cas un souffle bruyant et une bronchophonie des plus retentissantes, si, comme je l'ai vu, la tumeur étendue sur un des poumons, faisant en quelque sorte corps avec lui et le comprimant, ne peut permettre à l'air de dépasser les grosses bronches, et transmet en les renforçant les vibrations que la toux et la voix impriment au tissu pulmonaire. Il est rare aussi que, dans les cas dont je parle, les malades aient des hémoptysies et rejettent surtout ce sang noirâtre couleur de groseille que nous avons dit être parfois expulsé dans le cancer du poumon. Enfin, dans ces cas obscurs, il faut explorer avec soin les régions axillaires et sous-claviculaires ; l'existence en ce point d'un ou de quelques ganglions d'une dureté squirrheuse nous a mis deux fois dans le cas d'annoncer avec précision l'existence d'un cancer du médiastin ou d'un cancer intrapleural.

Étiologie. — On ne sait rien sur les circonstances qui provoquent la diathèse à faire explosion sur le poumon. Quoi qu'il en soit, le cancer primitif des poumons est un des plus rares : celui qui est consécutif est beaucoup plus commun ; il survient le plus souvent consécutivement à un cancer existant, plus rarement à un cancer extirpé et en apparence guéri.

Pronostic. Traitement. — La mort est inévitable. Le traitement ne peut, par conséquent, être que palliatif.

Du cancer de l'œsophage.

L'œsophage est quelquefois affecté de dégénérescence cancéreuse ; mais cet organe est moins sujet à ce genre d'altération que ne le sont l'estomac et les

(1) Thèses de la faculté de médecine de Paris, année 1845.

intestins. On ne rencontre guère dans l'œsophage que le squirrhe ou l'encéphaloïde. L'altération n'occupe peut-être jamais la muqueuse isolément, ainsi que cela a quelquefois lieu pour l'estomac; mais toujours les tissus subjacents, le tissu cellulaire sous-muqueux surtout, sont le siège spécial, quelquefois unique de la production morbide. En général, le cancer n'envahit l'organe que dans une étendue de 6 à 9 centimètres; tantôt il n'y a qu'un seul côté qui soit atteint, le plus souvent pourtant tout le pourtour de l'organe est envahi: les deux extrémités du conduit sont les deux points qui sont le plus fréquemment affectés. L'œsophage est toujours rétréci, quelquefois même oblitéré au niveau de la dégénérescence cancéreuse. La partie de l'organe située au-dessus de l'altération est agrandie, dilatée, tandis que celle placée au-dessous est revenue sur elle-même: cependant ces changements dans les dimensions de l'œsophage n'ont pas lieu constamment. Lorsque le cancer est ramolli, ulcéré, on peut trouver des communications anormales entre l'œsophage et les organes voisins, notamment avec la trachée, les bronches, les poumons et le tissu cellulaire des médiastins. Enfin, les ganglions bronchiques et cervicaux sont fréquemment engorgés, volumineux et transformés en squirrhe ou en encéphaloïde.

Symptômes. Marche. — Le cancer ayant pour effet constant de rétrécir l'œsophage, on observe tous les troubles locaux que nous avons décrits en traitant, dans la classe précédente, des rétrécissements de ce conduit (p. 344). Lorsque le rétrécissement tient à une production cancéreuse, on observe en outre dès le début de l'amaigrissement et du dépérissement avant même que la dysphagie soit portée à un degré considérable. Des mucosités filantes et sécrétées constamment à la surface des parties malades sont rejetées avec effort, ce qui est une cause incessante de souffrance et d'anxiété; cet effet n'a guère lieu dans les rétrécissements non cancéreux, qu'ils soient produits par une œsophagite chronique ou par la compression d'une tumeur extérieure. Les mucosités dont je parle sont d'abord blanches, tout à fait albumineuses; mais à une époque avancée de la maladie elles sont mêlées à du sang, à du pus, et quelquefois à du débris cancéreux. Inodores au début, elle peuvent acquérir plus tard une odeur fétide. Je ne parle pas des douleurs lancinantes, qui manquent le plus souvent; du moins la plupart des malades n'accusent qu'une douleur sourde dans le dos ou derrière le sternum, et qui s'exaspère par le passage des aliments, par les éructations et les efforts: quelques-uns ont une sensation de chaleur, de brûlure, mais rarement ce sont de véritables douleurs lancinantes. Nous avons vu dans un cas les douleurs produites par un cancer de la partie moyenne de l'œsophage s'irradier de la colonne vertébrale dans tout le côté droit de la poitrine, en suivant le trajet des nerfs intercostaux. Lorsque, par les progrès de la maladie, une communication s'établit avec la trachée, il en résulte une toux convulsive et des accès de suffocation, toutes les fois que les malades avalent un liquide.

La mort est la terminaison constante de la maladie. Celle-ci arrive après une durée moyenne de treize mois, tantôt par les progrès de la cachexie cancéreuse, plus souvent par inanition, ou bien par suite de quelque complication, ou bien encore en raison de l'extension de la maladie et de la communication qui s'établit entre l'œsophage et quelques-uns des organes voisins, notamment avec les poumons et avec la cavité des plèvres, etc.

Traitement. — Son traitement nous paraît devoir être entièrement palliatif. On pourra conseiller la dilatation au début seulement; mais il serait imprudent de la faire quand le cancer est ramolli, car on a vu plusieurs fois alors des perforations s'opérer et entraîner des accidents rapidement mortels (voyez

précédemment, page 346). On cherchera à prolonger la vie par des lavements de bouillon bien dégraissé et privé de sel, afin de ne pas exciter les selles. Mais, quelques précautions qu'on prenne, cette ressource est très-précaire.

Du cancer de l'estomac.

L'estomac est un des organes de l'économie qui est le plus souvent atteint de dégénérescence cancéreuse (1).

Historique. — Le cancer de l'estomac, vaguement indiqué par les anciens, commença à être décrit vers le commencement du XVI^e siècle. Depuis lors, un grand nombre d'auteurs publièrent quelques observations sur cette grave maladie, mais les faits les plus complets ont été réunis et rapportés par Morgagni dans plusieurs de ses lettres, notamment dans les 29^e, 30^e, 35^e, etc. Les travaux de l'école de Paris ont, depuis le commencement du siècle, beaucoup perfectionné l'histoire du cancer de l'estomac, tant sous le rapport anatomique que sous le rapport symptomatique. Nous mentionnerons ici la monographie de Chardel, ouvrage qui n'est pas sans mérite; les recherches de Bayle et Cayol, insérées dans le grand *Dictionnaire des sciences médicales*; celles de M. Louis, publiées dans la collection de ses mémoires; celles de M. Andral, dont les idées sont exposées dans sa *Clinique* et dans son *Anatomie pathologique*; enfin, nous citerons d'une manière honorable le traité publié par Prus en 1828.

Anatomie pathologique. — Toutes les formes de l'affection cancéreuse peuvent se rencontrer dans l'estomac. Cet organe peut être envahi dans toute son étendue; mais le plus communément l'altération est limitée à une portion du viscère. Les parties qui sont le plus fréquemment affectées sont, par ordre de fréquence, le pylore, la petite courbure, le voisinage du cardia, la grande courbure, les faces antérieure et postérieure, enfin la région splénique.

La dégénérescence envahit communément toute l'épaisseur de la paroi stomacale, ou du moins plusieurs de ses éléments anatomiques; dans quelques cas pourtant, l'altération peut n'occuper qu'un seul des tissus. Ainsi on voit quelquefois la muqueuse seule être affectée; on trouve alors la face interne de l'estomac hérissée de végétations fongueuses, bleuâtres ou rougeâtres, friables, dont les unes ont une base large, les autres sont pédiculées; leur volume varie depuis celui d'une tête d'épingle jusqu'au volume d'une noix; il peut en exister un grand nombre, d'autres fois on n'en trouve qu'une. Elle peut naître alors dans le canal pylorique ou sur les bords mêmes de la valvule, et avoir produit dans ce cas tous les accidents qu'entraînent les rétrécissements organiques de cette portion de l'estomac. Il est fort remarquable que la membrane muqueuse, au niveau même de la végétation, ait généralement conservé son épaisseur et sa consistance; c'est ce que j'ai presque toujours constaté.

Le tissu cellulaire sous-muqueux et celui qui sépare les fibres de la tunique musculieuse peuvent également s'affecter isolément; ce cas même n'est pas rare. Au début, le tissu cellulaire peut être simplement hypertrophié, mais tôt ou tard il devient le siège d'une transformation nouvelle et présente tous les ca-

(1) Tanchon a trouvé que sur 9118 cancers, dont 3425 viscéraux, il y en avait 2203 qui appartenaient à l'estomac. D'où il suit que l'estomac aurait fourni environ le quart du nombre total des cancers et les deux tiers des cancers viscéraux. (*Journal de Malgaigne*, 1843.) Cette statistique n'est peut-être pas très-rigoureuse.